

À la recherche du temps présent

» » » » Nicolas Go

Le temps en Méthode naturelle : un présent où chacun a sa part.

On sait bien que l'œuvre de Proust ne relate pas l'itinéraire de quelqu'un qui cherche ce qu'il a perdu, mais qu'elle se présente comme la fabrication littéraire d'un monde sensible. De même, la pédagogie ne traite pas le temps comme ce qui doit être rationalisé pour ne pas être perdu. Elle façonne un temps de subversion des institutions scolastiques. Elle ouvre la possibilité d'un monde autre, un temps présent de la joie de vivre et de la souveraineté sur le travail.

Le temps qui est perdu, sacrifié sur l'autel de la scolastique, c'est celui du désir, et de l'organisation collective du travail vivant. C'est le temps du présent¹. La pédagogie, c'est le temps retrouvé.

Les professeurs ont pour propension de tomber sur leurs élèves comme la vérole sur le bas clergé : ne perdons pas de temps, nous avons le programme à faire. Ils ignorent en cela le bon conseil de Rousseau, exposant à ses lecteurs la plus importante règle de toute l'éducation² : « ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre ». À la règle de l'inculcation des savoirs à marche forcée, il oppose une vieille idée pédagogique : « laissez murir l'enfance dans les enfants ». Il faut dire à leur décharge que les professeurs affrontent là une alternative cruciale : se conformer, ou transgresser à leurs risques et périls. Car dans notre système scolaire, ce sont eux, le bas clergé ; et la vérole scolastique aura tôt fait de leur tomber dessus, sous l'espèce de la hiérarchie, des parents égarés ou des collègues effarouchés. Du temps, nous n'en avons pas, suivons la cadence, clament-ils de conserve.

Une alternative cruciale, précisément, et qui requiert de l'audace. Plutôt que de suivre la cadence, suivons l'exemple de la poétesse Sapphô de Lesbos³,

qui six siècles avant notre ère, terminait un de ses textes (fr. 31) par le vers suivant : *alla pan tolmaton*, « mais il faut tout risquer ». Le temps, prenons-le. L'alternative, c'est celle qui oppose, à la logique ordinaire de la sujétion, celle de l'émancipation.

Le temps de la scolastique

En contexte scolastique, le temps vécu est soumis au temps de l'institution. Les institutions commandent les actions et ordonnent leur déroulement dans le temps. Il est en effet frappant de noter combien le problème du temps à l'école est communément compris en termes de *chronologie*. C'est un temps linéaire, soumis à de multiples découpages emboîtés à la manière des poupées russes. Le temps d'étude est découpé selon les âges des élèves en grandes périodes (primaire, secondaire, supérieur), elles-mêmes scindées en parties (en cycles), à nouveau distribuées en années.

Ces divisions et subdivisions selon l'âge correspondent à d'autres découpages selon les contenus d'enseignement : les programmes nationaux sont segmentés et agencés par les professeurs sous forme de « progressions » tout au long de l'année scolaire, accordant temps de vacances et temps de contrôles. C'est une conception du temps *réversible*, très bien illustrée par l'exemple du redoublement, qui permet en quelque sorte à un élève de revenir en arrière pour recommencer un même programme à l'identique.

Les termes courants de calendrier, emploi du temps, planning, planification, contrôle, grille, programme, progression, séquence, étape, période, etc. expriment un temps doté des mêmes propriétés que l'espace (ses représentations prennent commodément la forme de tableaux, organigrammes, etc.).

Concrètement, cela revient à organiser le milieu de telle sorte que toute *cause* (un cours magistral, un exercice, une consigne, etc.) provoque *l'effet* attendu (tel apprentissage, telle réponse, etc.), selon un enchaînement bien ordonné, et à terme évalué, que l'on qualifie communément de « progression ». De façon très schématique, on peut dire que toute *leçon* « a » du professeur doit provoquer un *savoir* « a' »

1. Il y a le temps des physiciens, dont la fonction principale est de renouveler continuellement l'instant présent pour un observateur donné ; ce n'est pas un temps « qui passe », mais celui dans lequel tout passe et se transforme. *En son sein se déploient des temporalités différentes* (celles de l'univers, de la nature et des organismes, des sociétés et de leur histoire). Et il y a le temps vécu, parfois appelé durée, c'est notre perception du temps.

2. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Livre second.

3. Sapphô, *Odes et fragments*, poésie/Gallimard, 2005.

pour l'élève. Le fantasme de la réversibilité fait croire que, pour une erreur, une difficulté, un échec, il suffirait de revenir en arrière, au point où quelque chose dysfonctionne, pour reprendre correctement le cours des choses. Ce fantasme confond l'espace (qui permet tous les déplacements et les retours en arrière) avec le temps (qui n'est qu'un présent qui dure). La temporalité n'est que l'écart de temps qui sépare « a » de « a' » avec en arrière-plan une chronologie programmée et contrôlée. Son idéal est la réduction de l'incertitude, sa mesure est la cadence : comme Charlot dans *Les temps modernes*, il faut suivre – au risque de confondre bouton et bouton – ou décrocher.

Subvertir les institutions du temps

Cette rationalisation institutionnelle du temps par des divisions chronologiques réversibles contrarie la réalité concrète, vivante, du temps humain, celle d'un processus de changement continu, que certains philosophes appellent la *durée*⁴.

Alors que les divisions des programmes officiels imposent à l'action des *cadences* statiques et homogènes, l'expérience sensible appelle une multiplicité de *rythmes* portés par des rencontres inattendues, elle implique des variations de mouvement et d'intensité, celles du désir à l'œuvre. Freinet avait une formule : il faut rétablir les circuits. Et pour cela, subvertir les institutions du temps. Le temps binaire de la commande et de l'exécution, de l'explication et de la compréhension, de la question et de la réponse, de l'injonction et du contrôle, porté par les institutions des consignes, des leçons, des manuels, des programmes, ce temps est aboli. Place à une nouvelle organisation du travail, matérielle et sociale : celle de la Méthode naturelle, des tâtonnements et de la coopération, celle de l'expression libre, des recherches et des discussions. Place à une nouvelle temporalité, celle du travail vivant. Qu'est-ce à dire ?

La définition du travail n'est pas la prérogative du seul professeur, en application des programmes, elle est le privilège de tous, comme manifestation d'une puissance collective. La temporalité du travail vivant, c'est celle du présent qui ne cesse d'être présent, et qui peuple ce présent, parce que seul il existe (hier n'est plus, demain n'est pas encore). Comment ? Précisément, en redéfinissant sans cesse ce qu'est le travail, et quelle est sa consistance. Conformément,

non aux programmes qui ne sont qu'un cadre, mais aux mouvements du désir qui se cherche, comme travail d'émancipation. La temporalité est un peu comme la courbure de l'espace-temps : élastique, elle subit de nombreux infléchissements au gré des découvertes, des projets, des tâtonnements, des enthousiasmes, des intensités d'affects. Car il importe que le travail reste vivant, et qu'il inspire ainsi son rythme au temps de l'institution.

La temporalité comme rapport social

Ainsi, le temps social n'est pas le même selon les institutions : scolastique ou pédagogique. C'est que ces institutions, selon leurs configurations, expriment un rapport social : égalitaire ou inégalitaire. Platon, dans la *République*, conçoit un modèle politique et éducatif où chacun occupe la place qui lui revient, et s'occupe exclusivement de ses propres affaires. Si le peuple ne se mêle pas de politique, c'est que, tout à leur travail, paysans, artisans et commerçants *n'ont pas le temps*. Il y a ceux qui ont le temps, qui disposent du loisir (*scholè*), et ceux qui n'ont pas le temps (*ascholia*).

Aristote à sa suite, admettant quant à lui l'hypothèse démocratique, en recommande la forme la moins mauvaise : la démocratie des paysans, car, éloignés du centre de la cité par leur travail aux champs, *ils n'ont pas le temps* de s'y rendre pour exercer leur souveraineté⁵.

En pédagogie coopérative, le rapport social égalitaire repose sur l'exercice effectif d'une souveraineté sur le travail, sous deux formes temporelles. Les élèves ont le temps de discuter, de décider, d'expérimenter dans *la durée*, car ils ne sont pas pris par la cadence. Mais ils ne sont pas non plus pris dans une division sociale entre *ceux qui ont le loisir* et ceux qui ne l'ont pas, ceux qui accèdent à certaines tâches en raison de leurs compétences et ceux qui ne peuvent pas : la division du travail permet à n'importe qui d'occuper n'importe quelle place et, comme disait Freinet, de prendre *au moment opportun* (selon son rythme propre) « la tête du peloton ».

Dans un livre important, le sociologue Bernard Lahire⁶ soutient la thèse suivante : les enfants vivent au même moment dans la même société, mais pas dans le même monde. Sans nier les déterminismes politiques et sociaux, nous pouvons dire : la pédagogie consiste en *la réalisation présente d'un monde autre*. Un monde commun, sans cesse reconfiguré en un temps

Place à une nouvelle
temporalité, celle
du travail vivant.

4. Spinoza par exemple : « la durée est une continuation indéfinie de l'existence », (*Éthique*, Partie II, définition 5).

5. Aristote, *Les politiques*, IV et VI.

6. B. Lahire (dir.), *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, Seuil, 2019.

élastique, dans un présent où chacun a sa part, et où on ne sait pas ce qui peut compter.

Le temps des tâtonnements communs

On ne sait pas ce qui peut compter : voilà la formule du régime d'incertitude qui caractérise notre action dans le temps. Là où la didactique s'efforce d'ordinaire de « réduire l'incertitude » pour mieux s'assurer d'un savoir attendu, nous cultivons les processus d'incertitude, non au service du désordre comme on l'imagine souvent, mais au service des émergences. Les émergences, ce sont ces réalisations de possibilités inouïes, par lesquelles les enfants se mettent à faire ce dont ils ne se savaient pas capables. C'est ainsi, et ainsi seulement qu'ils se mettent à vivre dans un même monde, *leur* monde. C'est la raison d'être de cette idée si chère à Freinet, celle du tâtonnement expérimental. Chacun tâtonne dans un présent retrouvé, à partir de ses données personnelles,

de sa singularité, à la rencontre sans cesse renouvelée des autres et de la connaissance, organisée par le travail coopératif. Des tâtonnements communs par le travail, pour l'émancipation sociale et intellectuelle, pour une joie commune d'exister. Des tâtonnements enthousiastes, prometteurs, par lesquels chacun s'arrache à son destin pour inventer son propre devenir, et construire ses forces, au présent ; pour participer au devenir commun des peuples, dans l'affirmation concrète de l'égalité. C'est cela, le temps retrouvé. Celui que nous n'aurions jamais dû perdre, et que nous réinventons sans attendre, ensemble, et par nous-mêmes. << <<

nicolas-go@orange.fr

Dans les deux prochains numéros, paraîtront un article sur le tâtonnement expérimental puis un sur la part du maître (la question du rapport entre Méthode naturelle et connaissances).

Le Coin des enfants

Prendre le temps

Pour rêver, il faut imaginer
Pour imaginer, il faut du temps
Et du temps, on n'en a pas toujours
Il est précieux, il ne faut pas perdre un instant
Si on en perd, ce ne serait pas très grave
mais on aurait pu en profiter
Moi j'aimerais rêver
longtemps, je ne sais pas
Mais au moins une fois
Que j'y arrive
Un instant, au loin
Je vois une personne
Qui est assise sur un banc
regardant le ciel, les nuages, les passants
Pour moi, elle est en train de rêver
Au moins, elle, elle a le temps
Et si je créais mon temps
Mais pour le créer
Il faut imaginer
Mais je me rends compte que je prends le temps
Suffisamment de temps
pour l'écrire.

Jade (4^eD), Collège Léonard de Vinci,
Romorantin (41).



Création libre collective.
École Bonneveine, Marseille

À toute vitesse

Le rêve ne dure pas comme le panneau qui dirait
STOP !!!
Le rêve s'envole comme l'avion de l'aéroport
Le rêve est court comme une petite route de
campagne
Le rêve est éphémère comme s'il y avait le feu et
que tout partait en cendres
Le rêve n'est pas très long, autant en profiter
puisque le rêve est si joli, comme une Ferrari...
Oh non ! Le réveil a déjà sonné !

Raphaël (4^eD), Collège Léonard de Vinci,
Romorantin (41).